

FLORENCE NOIVILLE

C'était après le franquisme. Après l'âge d'or de la littérature latino-américaine, aussi. A la fin des années 1980, avec *L'Homme sentimental* et *Le Roman d'Oxford* (Rivages, 1988 et 1989; rééd. Gallimard, 2006), un jeune homme nommé Javier Marías réveillait la littérature espagnole. Presque quarante ans et une dizaine de romans plus tard – dont les inoubliables *Un cœur si blanc* et *Demain dans la bataille pense à moi*, deux titres empruntés à Shakespeare (Rivages, 1993 et 1996; rééd. Gallimard, 2008 et 2009) – il en est devenu la figure de proue incontestée. Champion d'une fiction mêlant la précision savante et la digression sans fin, les livres de Marías allient le meilleur des lettres du Nord et de celles du Sud : une combinaison unique de retenue anglaise et de tragique espagnol. Le tout caché sous un voile noir. Très noir. Où un secret en dissimule toujours un autre, plus inavouable encore. On pourrait presque situer tous les romans de Marías sur un même graphique. En abscisse, l'histoire, le temps, la guerre, la trahison, le soupçon... En ordonnée, les destinées individuelles, l'amour, la confiance, le mariage, le secret... Chacun de ses récits se situe à l'intersection de deux points. Ou en relie plusieurs. Comme *Si rude soit le début*, son nouveau roman, où Madrid est une fête. En apparence.



LEBRECHT/LEEMAGE

### Allumette

Simplification. Voilà un mot qui n'entre pas dans le vocabulaire de Javier Marías. Epaisseur, complexité, méandres, oui. C'est même la très grande force de l'écrivain espagnol que d'en créer toujours plus dans de gros romans touffus (et pourtant toujours extrêmement limpides), qui sont autant de promenades au royaume de l'ambiguïté ou de l'équivoque. On s'y enfonce sans effort. Les chemins sont bien dessinés. Mais le lecteur s'aperçoit vite qu'ils partent en tous sens, comme mille possibilités de récits. A l'arrivée, la vérité n'est jamais nette chez Marías, mais toujours incomplète, contradictoire, confuse. Elle rit d'un œil et pleure de l'autre. Ou alors elle est borgne, comme Eduardo Muriel avec son bandeau noir de pirate.

Quant à l'art, il n'éclaire rien. Tout juste le roman nous aide-t-il à « penser ce qu'on n'ose pas penser en temps normal ». A nous approcher des zones sombres. Interrogé sur le pouvoir de la littérature, l'auteur de *Comme les amours* (Gallimard, 2013) cite régulièrement cette phrase de William Faulkner qu'il affectionne : « *Ecrire, c'est comme craquer une allumette au cœur de la nuit en plein milieu d'un bois. Ce que vous comprenez alors, c'est combien il y a d'obscurité partout. La littérature ne sert pas à mieux voir. Elle sert seulement à mieux mesurer l'épaisseur de l'ombre.* »

### Trahison

Ce mot n'est jamais loin sous la plume de Javier Marías. Il s'applique à tout et à tous. Aux pays qui prospèrent sous le « masque de la civilisation ». Au langage qui ment et falsifie sans cesse. Aux collectivités humaines – familles et couples au premier chef – qui savent que « feindre est indispensable pour coexister et progresser ». Aux hommes enfin, mais pris individuellement cette fois, que Marías qualifie volontiers de « lâcheurs, trompeurs, couards ou experts en échappatoires ». Notamment dans leurs relations avec les femmes.

Presque aucun de ses textes n'y échappe. Dans *Si rude soit le début*, le thème surgit dès la page 31, lorsque le jeune Juan tente de comprendre ce qui « consume » le cinéaste Eduardo Muriel, dont il est le secrétaire particulier. Quelques lignes plus haut, celui-ci l'interroge en ces termes : « *Que ferais-tu si tu apprenais qu'un ami de longue date n'a pas toujours été tel qu'il est à présent ? Pas tel qu'on l'a connu. Ni tel qu'on a toujours cru qu'il était.* »

En corollaire de ce leitmotiv, on trouve chez Marías cette question lancinante : comment faire pour prévenir la duperie qui guette ? Pour détecter à temps les « faux amis » et les mettre hors d'état de nuire ? Dans *Danse et rêve* (le deuxième volume de la trilogie *Ton visage demain* (Gallimard, 2007), il proposait une solution on ne peut plus romanesque. Son héros avait été recruté par le MI6, le service de renseignement britannique, parce qu'il avait le don de percevoir à jour les êtres en scrutant leurs traits. Il était un « interprète de vies ». Capable de déshabiller les âmes. Et se trouvait en position de prédire si leurs propriétaires, dans telle ou telle situation, se comporteraient en Judas ou en Iago. « *C'est un des principaux désirs que nous avons tous, résume Marías. Nous voulons savoir de quoi l'autre est capable...* »

# Javier Marías, une lueur dans les ténèbres

**L'œuvre du romancier espagnol révèle une vision du monde toute de retenue tragique. Un monde hanté par la guerre civile et ses conséquences, qui se font sentir jusqu'aux heures joyeuses de la movida, cadre de « Si rude soit le début ». Repères**

### Père

Un désir que nous avons tous, certainement. Mais disons que ce désir est si présent chez le grand écrivain espagnol qu'il confine à la hantise, presque à l'obsession. Nul besoin d'en chercher très loin les racines. « *Ce qui est arrivé au père de Jacques Deza [le héros de *Fièvre et Lance*], est ce qui est arrivé à mon père* », nous confiait-il en 2004, à la parution du premier volume de la trilogie. Pendant la guerre civile espagnole, le philosophe et sociologue Julián Marías Aguilera (1914-2005) – proche de José Ortega y Gasset (1883-1955) et républicain militant – a été dénoncé par son meilleur ami qui l'a livré aux phalangistes comme « agent de Moscou ». Arrêté et emprisonné, Julián Marías subira des brimades et des représailles professionnelles durant de nombreuses années.

Au-delà de l'histoire personnelle, cette dualité des êtres a marqué Marías au fer rouge. L'infortune du père devient dans son œuvre une métaphore de ce qui est arrivé à l'Espagne – « *Tout le monde veut oublier cela, mais la plus grande partie de la société, y compris la Catalogne et le Pays basque, ont été franquistes à partir de 1939. Eglise catholique en tête...* » Ce qui est fascinant, c'est de voir à quel point la prose de Marías repose, du coup, sur le doute permanent, les ramifications, les « ou bien », les « à moins que » et les « et si »... Comme si ce trauma premier n'avait pas seulement meurtri le fils en profondeur, mais façonné jusqu'à sa façon de peindre le monde.

### Tache

Comme dans un récit gothique – on pense au *Fantôme de Canterville*, d'Oscar Wilde (1887) –, Marías a mis dans *Fièvre et Lance* une tache de sang qui ne s'en va pas. « *On a beau froter, il reste toujours une auréole. Preuve qu'on n'efface jamais rien.* » La métaphore revient à plusieurs reprises dans *Si rude soit le début*. On est pourtant ici au début des années 1980, en pleine movida, en pleine effervescence culturelle et démocratique. A Madrid, c'est la grande lessive – on lave à grande eau pour faire disparaître la tache du franquisme. Mais rien n'y fait. La guerre, c'est comme la trahison : ça « passe » de père en fils. Pour toutes sortes de raisons. « *Même si ce qui s'est passé te semble aussi loin que la guerre de Cuba, les carlistes ou l'invasion napoléonienne*, dit Muriel à Juan, *tu entendas parler de cette abominable guerre plus longtemps que tu ne l'imagines. Sur-tout par ceux qui ne l'ont pas vécue, qui seront ceux qui en auront le plus besoin pour donner un sens à leur existence : pour fulminer, pour s'apitoyer, pour avoir une mission, pour se persuader qu'ils appartiennent à une faction idéale, pour chercher une vengeance rétrospective et abstraite qu'ils appelleront justice, (...) pour s'émouvoir et émouvoir les autres, pour écrire des livres, tourner des films et faire du fric, pour s'auréoler de prestige, pour tirer quelque profit sentimental des malheureux qui sont morts, pour imaginer les peines qui leur ont été infligées (...), pour se prétendre leurs héritiers.* »

La guerre civile ne disparaît jamais chez Marías. Elle a pénétré la société espagnole plus profondément qu'on ne veut bien le croire. Comme l'un de ces conflits familiaux qui se perpétuent de génération en génération, même quand les arrière-arrière-petits-enfants n'ont plus la moindre idée du différend d'origine. Et ce qui vaut pour la guerre d'Espagne vaut aujourd'hui pour l'Europe entière. « *D'une façon ou d'une autre, tout a encore à voir avec la guerre, Juan* », explique Marías par la voix de Muriel. ■

## Violence conjugale

C'EST À MADRID dans les années 1980. Le jeune Juan de Vere entre comme assistant au service du réalisateur Eduardo Muriel. L'homme l'intrigue et le fascine. Tout comme sa femme, la très élégante et sensuelle Beatriz Noguera. Mais pas tout à fait autant que le couple qu'ils forment tous les deux. Parfait en apparence, mais se déchirant en coulisse à une époque où le divorce est encore prohibé. Singulière et incompréhensible violence que celle de Muriel envers sa femme ! Tandis qu'elle le supplie la nuit de lui ouvrir la porte de sa chambre, il l'insulte, la rudoie, l'humilie, jusqu'à la pousser vers un acte extrême.

Cherchant désespérément à comprendre, Juan se lance dans une enquête qui le mettra notamment sur la piste de médecins peu scrupuleux, d'un enfant mort et... N'en disons pas plus. D'autant que l'intrigue n'est jamais vraiment cruciale chez Javier Marías. Le plus important est de se laisser flotter dans l'épaisseur de ses phrases, de suivre les courants de ses pensées, de se laisser aller au flux en spirale, toujours

si intelligent et précis, de ses observations. Sur le mariage, le mensonge et ce que nous considérons – à tort ? – comme important. Sur le désir de vengeance, la mémoire qui s'embue, les compromissions et la volatilité des êtres...

Peu de romanciers vivants offrent aujourd'hui, et avec une telle grâce, de tels « romans-mondes ». Celui-ci a peut-être moins de charme que le précédent, *Comme les amours* (Gallimard, 2013). Il n'en demeure pas moins une occasion de (re)découvrir l'un des stylistes les plus virtuoses de la littérature contemporaine. Un auteur qui vous laisse presque toujours enchanté et troublé. ■ FL. N.

**SI RUDE SOIT LE DÉBUT** (*Así empieza lo malo*), de Javier Marías, traduit de l'espagnol par Marie-Odile Fortier-Masek, Gallimard, « Du monde entier », 576 p., 25 €. Signalons, du même auteur, la parution en poche de *Dans le dos noir du temps*, traduit par Jean-Marie Saint-Lu, Folio, 428 p., 8,20 €, et de *Comme les amours*, traduit par Anne-Marie Geninet, Folio, 424 p., 8,20 €.